

extraits et tous les principes immédiats solubles, présentent sur ceux de M. Streatfield l'avantage d'une graduation précise, de sorte qu'une surface déterminée de papier correspond à un poids connu de principe actif, tandis qu'avec les papiers anglais cet élément de graduation manque.

M. Hart a proposé récemment de remplacer les papiers divisés par de petits pains à cacheter en gélatine, qui ont l'avantage de se dissoudre et de déterminer une action plus rapide des principes actifs; mais, dans ce nouveau mode de préparation, la graduation nous paraît moins facile et susceptible d'une moins grande précision.

Ajoutons enfin que, depuis la lecture de cette note à la Société, MM. Jobst et Hesse ont isolé de la Fève de Calabar un alcaloïde qu'ils ont nommé *physostigmine* ou *calabarine*.

M. le Secrétaire général dit qu'il a été chargé par M. J. Gay (que l'état de sa santé empêche d'assister à la séance) d'annoncer à la Société la mort de M. Jacques Cambessèdes, décédé à Férussac, près Meyrueis (Lozère), le 20 octobre dernier, à l'âge de 64 ans. M. de Schoenefeld ajoute que M. Gay se proposait de faire aujourd'hui à la Société une communication sur la vie et les travaux de ce savant, et que notre vénérable confrère désire qu'une place soit réservée, dans le compte rendu de la présente séance, à cette notice nécrologique (1).

NOTICE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX DE JACQUES CAMBESSÈDES,

par **M. J.-E. PLANCHON.**

(Montpellier, mars 1864.)

Messieurs,

Par un sentiment de légitime déférence, je réservais à notre regretté confrère, M. J. Gay, le privilège et l'honneur de vous parler de son ami Cambessèdes. Lui seul pouvait, en puisant dans ses souvenirs, ranimer pour la génération présente cette vive et sympathique figure, qui brilla dans le monde botanique de la Restauration et des premières années du règne de Louis-Philippe, mais qui s'enferma, trop tôt pour sa gloire, dans la vie de gentilhomme campagnard : retraite féconde du reste, qui, pour la science et les salons parisiens, eut l'apparence d'une défection, mais qui, pour le coin obscur de la province où se déversa cette activité, fut une source de bienfaits et de vivifiante influence.

(1) M. J. Gay, que nous avons eu la douleur de perdre le 16 janvier 1864, n'ayant pu rédiger la notice qu'il avait l'intention de communiquer à la Société, M. J.-E. Planchon a bien voulu y suppléer, et nous nous empressons de publier le travail du savant professeur de Montpellier.

(Note de la Commission du Bulletin.)

Ce n'est, à vrai dire, ni dans le groupe des savants purs, ni dans les rangs plus nombreux des agriculteurs, que se laisse absolument classer Cambessèdes. Savant, il le fut à son heure, et surtout entre 1824 et 1835; agriculteur, il le devint par circonstance et bientôt par goût; mais ces deux périodes, en apparence tranchées, de sa vie ont leur unité réelle dans la nature de l'homme. Indépendance du côté de la fortune, fougue du tempérament, passion de l'équitation et de la chasse, entrain de l'esprit et verve de la parole, grandes manières sans aucune trace de morgue, plus de facilité prime-sautière que de puissance de méditation, tels furent les éléments d'une existence complexe, tenant au monde autant qu'à la science, mais unissant par un heureux accord cette double application des facultés de l'esprit.

Qu'il me soit permis, Messieurs, de ne pas mutiler, en l'esquissant, cette vivante physionomie. Le botaniste a sans doute les premiers droits à votre attention; mais, sous l'auteur des monographies et le patient descripteur de plantes, vous aimerez à retrouver le brillant causeur, le beau cavalier, l'ardent chasseur même, l'ami d'Adrien de Jussieu, de Jacquemont, de Mérimée, et, si je parviens à lui rendre un peu du prestige qu'il savait si bien exercer, vous le retrouverez aussi bon, aussi généreux par le cœur que séduisant par l'esprit et les manières.

Jacques Cambessèdes naquit à Montpellier le 9 fructidor an VII de la république (26 août 1799). Par son père Gabriel Cambessèdes, originaire du Vigan, il tenait à la forte race agricole des Cévennes. Par sa mère, Magdeleine de Loys, dont les ancêtres étaient jadis venus d'Espagne à Montpellier avec les rois d'Aragon, il héritait du sang chaud des races méridionales. Robuste de corps, ardent d'esprit, il joignait en effet la force à la grâce, et dut à ce double trait de tempérament et de caractère, le charme qu'il exerçait autour de lui. Ses premières études classiques se firent, jusqu'à la rhétorique inclusivement, chez les oratoriens de Tournon. Il en sortit en 1815, avec quelle culture? nous l'ignorons; en tout cas, avec un certificat, peut-être banal, de bonne conduite et d'aptitude. Mais de ce régime un peu claustral, il revint frêle et chétif au domicile paternel. Un remède était urgent : ce fut le célèbre docteur Chrestien qui l'indiqua : repos complet de l'esprit, gymnastique, équitation, escrime, chasse. Deux ans de cette activité extérieure lui firent secouer sans doute à travers champs bien des bribes de latin et de rhétorique. Mais bientôt le jeune homme reprit avec ardeur le cours interrompu de ses études, et se refit, sur les bases étroites de sa première instruction, un édifice quelque peu léger d'éducation littéraire, que recouvrait d'un brillant vernis sa facilité naturelle.

A dix-neuf ans, vers 1818, il alla à Aix suivre les études de droit. Toujours heureux dans le choix de ses amis, il eut pour camarade intime un homme vraiment distingué, dont le seul contact devait stimuler son intelligence. C'était M. Thourel, si connu depuis comme procureur général près la cour de

Nîmes. A cette heure charmante de l'adolescence, l'amitié lie aisément les âmes, mais elle est impuissante à créer les vocations. Or Cambessèdes ne devait pas être légiste. Son goût le portait vers l'observation de la nature : il laissa les études abstraites et revint à Montpellier où l'appelait la médecine.

Ici, nouveaux tâtonnements. La médecine en elle-même ne le séduisit qu'à moitié ; mais, parmi les études que la médecine appelle accessoires, les sciences naturelles ont leur place ; la botanique surtout, toujours florissante à Montpellier depuis le XVI^e siècle, compta bientôt dans Cambessèdes un adepte fervent et capable de l'honorer.

Nous sommes en 1819. Dégoûté par les passions des partis, De Candolle a quitté depuis trois ans Montpellier, où son influence avait donné tant d'éclat à la botanique. Héritier des traditions de ce maître illustre et directeur par intérim du Jardin-des-plantes, Dunal est absorbé par l'impression de son mémoire sur les Vacciniées (1). Il y a donc, en ce moment, interruption dans l'enseignement officiel de la botanique, et seul, le modeste Roubieu, représentant fidèle mais attardé de l'école linnéenne, reproduit dans ses cours particuliers comme un écho de la parole du vieux Gouan. Cambessèdes suivit ses leçons, et, dans ce sens, Roubieu fut strictement son premier maître, comme il l'avait été de Dunal. Mais la campagne est avant tout le livre du botaniste, et c'est là que le jeune homme puisa sans doute par lui-même un enseignement plus large que celui du bon Roubieu.

D'ailleurs, l'éclipse de l'enseignement officiel ne dura pas. Cette même année 1819, Delile vint de Paris occuper la chaire vacante de De Candolle à l'École de médecine. Delile fut pour Cambessèdes un guide excellent, quant à l'observation exacte des faits ; mais en revanche, Cambessèdes mit au service du professeur nouveau la connaissance pratique des localités classiques de la flore montpelliéraine. Il fut de la sorte comme l'éclaireur de Delile dans ses premières études de notre région. Dès l'année 1821, nous le voyons préluder par une excursion toute printanière dans les Hautes-Cévennes à l'exploration qu'il fit deux mois plus tard de ces montagnes avec Delile et le jardinier Millois.

Un carnet-album manuscrit nous a conservé le souvenir de ces deux voyages. Du premier, il ne reste que l'itinéraire succinct, avec des listes de plantes en fleur ; mais les rapports des plantes avec la nature calcaire ou siliceuse du sol s'y trouvent nettement indiqués. Cette observation seule, reportée à sa vraie date, suppose chez le jeune herboriseur l'intelligence précoce des faits importants dont la géographie botanique n'a fait que plus tard une de ses préoccupations favorites.

Du second voyage, exécuté au mois de juin, il reste un récit piquant,

(1) Travail resté inédit, bien qu'en partie imprimé, mais dont les idées philosophiques furent reprises dans l'*Essai sur les dédoublements* de Moquin-Tandon (1822), et plus tard par Dunal lui-même dans ses *Considérations sur les organes de la fleur*.

accompagné de dessins de paysage, d'édifices, de costumes du pays. La botanique y tient sa place : mais le touriste y prend ses aises, et la jeunesse du narrateur s'y trahit moins par le style que par l'entrain, la gaieté de cet esprit qui n'eut jamais de vieillesse, mais qui s'épanchait alors comme d'une source intarissable. Une courte citation pourra donner l'idée et comme le ton du récit ; il s'agit de la montagne de Saint-Guiral, non loin du Vigan : « Cette montagne est un des points les plus élevés de la chaîne des Cévennes (1415 m. d'élévation au-dessus du niveau de la mer). On y remarque les restes d'un ancien ermitage où les habitants des villages voisins viennent une fois l'année en procession. Le dernier ermite de Saint-Guiral était, dit-on, un homme de mon nom et de ma famille. S'il faut en croire ma grand'mère, il avait fait vœu dans une bataille de se faire ermite s'il en échappait. Le dieu des poltrons le couvrit de son égide. Aussitôt il endossa le froc et fut prêcher dans les environs de Saint-Guiral. Des voleurs, attirés sans doute par l'appât de l'argent qu'on lui supposait, l'assassinèrent et pillèrent son ermitage. Personne n'a été tenté de le remplacer. »

Notons un trait en passant : *le dieu des poltrons* ; Cambessèdes, qui ne connut jamais la peur, résumait dans ces mots bien du dédain pour son ancêtre porte-froc, et joignait à ce mépris beaucoup d'ironie voltairienne pour le soldat-moine. Ce côté de l'esprit de Cambessèdes, par lequel il tenait à la tradition du siècle dernier, ne l'empêchait pas de respecter chez les autres toutes les convictions sincères, tout comme la verdure souvent un peu vive de sa parole, impitoyable pour la pruderie, n'alla jamais jusqu'à l'oubli des convenances légitimes.

Ceci dit, revenons à Montpellier. Cambessèdes y poursuit, pour la forme, ses études médicales, attestées par quatorze inscriptions, dont la dernière est du trimestre de juillet 1822. Membre de la Société d'histoire naturelle de Montpellier, il devient correspondant de la Société Linnéenne d'émulation de Bordeaux. Débuts modestes, mais qu'on se rappelle avec douceur aux jours des succès et de l'ambition satisfaite ! D'ailleurs un théâtre nouveau s'ouvre à ses goûts d'étude et de plaisir ; Paris l'appelle : Paris va le posséder dans la période la plus brillante de sa vie, entre vingt-trois et trente-six ans, de la fin de 1822 à l'année 1835.

Sur ce théâtre plus vaste, le jeune provincial est d'abord dépaysé. Mais quel beau passeport que la jeunesse et l'esprit, et la fortune et les relations distinguées ! Que de dangers pourtant dans ces avantages mêmes, si l'amour de la science n'y sert de contre-poids et de correctif ! Cambessèdes sortit vainqueur de l'épreuve. Il donna au monde ce que sa jeunesse et son entrain lui permettaient de donner : mais, à l'abri des frivolités par la trempe solide de son esprit, à l'épreuve des fatigues par la force de son tempérament, il sut allier la vie des salons, où sa verve se donnait carrière, avec le travail du cabinet, où la science lui ménageait des jouissances plus sérieuses. Surtout

il choisit bien ses amis, et c'est par ces amitiés même que nous essaierons de connaître les directions multiples de sa brillante activité.

Ces amitiés furent surtout littéraires et scientifiques, parfois les deux dans les mêmes hommes; car on n'était pas alors au temps où l'on put rêver un divorce entre la science et les lettres.

Avec Adrien de Jussieu, J.-J. Ampère, Mérimée, Jacquemont, Élie de Beaumont, le savoir solide se revêtait naturellement d'esprit et de beau langage. Vivre en telle compagnie était un mérite, en même temps qu'un profit. Cambessèdes y vivait aimé, payant en belle humeur, en verve inépuisable de conversation, sa très-large part dans cette fête de la jeunesse et de l'esprit.

Comme botaniste, il avait de bonne heure trouvé dans Kunth un guide précieux autant qu'un ami dévoué. Venu de Berlin à Paris, pour y décrire les plantes rapportées du Nouveau-Monde par Humboldt et Bonpland, Kunth apprit de Louis-Claude Richard l'art des analyses exactes et de la description scrupuleuse des parties de la fleur et du fruit. Avec l'éducation linnéenne qu'il tenait de son premier maître, Willdenow, la structure de la graine lui était d'abord si peu connue, que son ami Aug. de Saint-Hilaire se vantait de lui avoir montré le premier des cotylédons. Mais, dans cette voie, l'élève de L.-C. Richard fut bientôt maître lui-même, et put exercer comme descripteur une influence dont les effets durent encore.

Si nous marquons ici cette influence, c'est qu'elle s'exerça largement sur Cambessèdes. En ce sens, Cambessèdes eut également, dans Adr. de Jussieu, dans Aug. de Saint-Hilaire, des modèles et des émules; comme eux, il joignit à l'analyse rigoureuse de L.-C. Richard la tendance aux recherches d'affinités qu'ils devaient aux féconds préceptes de l'illustre Antoine-Laurent de Jussieu. Ajoutons une troisième influence, l'action indirecte de De Candolle, dont la *Théorie élémentaire de la botanique*, éclosa sous le ciel de Montpellier, poussait déjà les esprits dans la voie des études de la symétrie florale; enfin, et comme courant d'idées parallèle, constatons l'effet qu'eurent sur Cambessèdes et ses amis les vues ingénieuses de Röper, où l'on retrouvait, sous une forme un peu subtile, l'extension hardie des théories morphologiques dont Robert Brown et De Candolle, après Wolf, Linné, Goethe et Du Petit-Thouars, s'étaient faits les premiers interprètes.

A cette fascination d'un esprit ingénieux, Röper joignit d'ailleurs pour Cambessèdes l'attrait d'une sympathie personnelle. Il voulut même, étant professeur à Bâle, faire de son ami un docteur *honoris causa*, et c'est ainsi que l'ancien étudiant de la Faculté de médecine de Montpellier devint, par diplôme dûment paraphé, docteur-médecin de l'Université de Bâle.

Mais une dernière influence doit encore être signalée, la plus modeste peut-être, la plus féconde au fond, celle qui demeura la plus vivante dans les souvenirs de Cambessèdes. L'homme qu'il nommait volontiers son maître, à qui sa

pensée resta fidèle même pendant de longues années d'absence et de retraite, ce n'était pas un savant officiel, comblé de titres académiques : c'était un botaniste dans le sens le plus vrai du mot ; amateur passionné des plantes, familier avec tous les détails de la végétation européenne, observateur infatigable, collecteur ardent, puriste en fait de langage descriptif, connaissant à fond les vieux auteurs que tant d'autres répètent sans s'en douter, apportant dans ses recherches l'amour du vrai pour le vrai, scrupuleux jusqu'à la minutie, sévère pour lui-même et pour les autres en fait de précision et d'exactitude, mais cachant sous ses boutades et ses impatiences le cœur le plus délicatement dévoué. Cet homme, dont la science remplit la vie sans lui donner les honneurs et la fortune, dont le salon fut pendant quarante ans pour les botanistes un centre de charmantes et cordiales réunions, ce vieillard resté si jeune, qui, hier encore, charmait vos séances par le récit animé de ses odyssées de botaniste, vos regrets le devinent et l'appellent, c'était notre vénérable collègue, M. Jacques Gay.

Toujours bienveillant pour la jeunesse, Jacques Gay, jeune encore lui-même, accueillit, dès son arrivée à Paris, le très-jeune botaniste de Montpellier. Il l'aida de ses conseils, et lui fit faire son premier travail : la *Mono-graphie du genre Spiræa*, qui parut en 1824, dans le recueil alors naissant des *Annales des sciences naturelles*.

Cet essai d'un débutant était mieux qu'une promesse : des considérations générales y reliaient les faits de détail ; l'intelligence des affinités, la vue nette des rapports et des différences spécifiques, la clarté de l'exposition, le soin dans les citations et les synonymes, tout y révèle des qualités sérieuses qui se retrouveront plus tard, mûries et développées, dans le cadre plus étendu de ses travaux de botanique exotique. Mais, pour le moment et sous l'inspiration de Gay, Cambessèdes s'en tient à l'Europe, et prélude par l'exploration des Pyrénées à celle des îles Baléares.

Parti de Paris en 1824, il passe à Bordeaux, herborise dans les Landes, traverse Mont-de-Marsan, Pau, Bagnères-de-Bigorre, visite le pic de l'Heyris, se rend à Bagnères-de-Luchon, d'où ses excursions s'étendent sur la région environnante, et particulièrement aux lacs de Seculejo et d'Oo. Partout il note soigneusement les altitudes des plantes, et surtout la limite supérieure des Sapins, remplissant en conscience le programme tout à fait scientifique tracé par son ami J. Gay, dont les instructions détaillées figurent en tête de son carnet de voyage.

Ce n'était là, nous l'avons dit, qu'un prélude et une préparation à son exploration des Baléares. Ce groupe d'îles, jeté comme un jalon entre l'Europe et l'Afrique, était encore peu connu au point de vue de la végétation, et surtout de la géographie botanique. Sur un mot d'Alexandre de Humboldt, Cambessèdes entreprit de combler cette lacune dans la science alors naissante de la distribution des végétaux suivant les zones et les hauteurs.

Entreprise au mois de mars 1825 (1), terminée dans le courant de juin de la même année, cette exploration donna pourtant à l'intrépide voyageur une riche moisson de plantes et d'observations. Botaniste et chasseur à la fois, il se servit parfois de son fusil pour la chasse aux plantes, témoin certain *Silene* (le *Silene decumbens*), dont il fit la conquête à coups de balles, en le dénichant du haut des rochers où se balançaient ses touffes fleuries. Ce n'est pas d'ailleurs aux plantes seules que se bornaient ses recherches; des mesures barométriques de montagnes, utilisées plus tard par son ami Élie de Beaumont, des remarques sur la topographie du pays, sur les mœurs, les usages des habitants, furent également le fruit de cette intelligente étude. Quant aux résultats botaniques, il les élabora soigneusement dans sa *Comparaison de la végétation des Baléares avec celle du bassin entier de la Méditerranée*, et ce travail, fait à Paris avec les ressources de livres et d'herbiers d'une capitale, parut en 1827, dans le recueil des *Mémoires du Muséum*. Les bornes de cette rapide notice excluent toute analyse un peu détaillée des œuvres écrites. Sans cela, nous pourrions faire ressortir le mérite de cette florule, qui, sous le titre modeste d'énumération, résume la distribution géographique de 691 espèces dans la région méditerranéenne de l'Olivier.

Le retour de Cambessèdes en France fut marqué par un épisode bien extra-scientifique, mais qui peint trop le caractère de l'homme pour que nous résistions au plaisir de le rappeler.

Admis par faveur à bord d'un bâtiment de guerre français, Cambessèdes apprit en route que ce navire allait remplir une mission en Espagne. Comme indemnité de frais de notre récente intervention armée dans la Péninsule, la France, au lieu d'argent que le gouvernement espagnol ne pouvait donner, réclamait des canons de place régulièrement cédés par des conventions. Le point difficile était de les prendre sous les yeux d'une population humiliée, pour qui les Français, sauveurs ou non de la monarchie, n'en étaient pas moins l'ennemi. Cette fois, on débarque à Denia, dans le royaume de Valence. Le commandant français est en règle; il vient réclamer les canons promis; mais, comme il faudra discuter peut-être et qu'il ne sait pas l'espagnol, un interprète est nécessaire. Cambessèdes se présente, on lui donne le costume officiel de lieutenant; quant au danger, il n'y songe pas, ou, pour mieux dire, c'est un attrait de plus.

On débarque, on va droit au gouverneur: celui-ci feint d'abord d'être absent: l'indiscrétion de sa fille le trahit. Il comparaît et feint de s'exécuter, mais c'est pour gagner du temps: « Voilà les canons, dit-il, emportez-les. » Nos officiers se récrient; ils menacent des foudres diplomatiques. Bref, le gouverneur, passant tout d'un coup à l'excès du zèle, fait traîner les canons à

(1) C'est par suite d'une faute d'impression que la date de 1824 est assignée au voyage dans l'introduction de l'*Énumération des plantes des Baléares*; la vraie date est 1825.

bord par des paysans, que le bâton force à ce service improvisé. Mais, tandis que cette corvée s'achève, la fille du gouverneur envoie à nos Français un avis pressant; il faut partir, le peuple s'ameute; le danger devient sérieux. Il était temps, en effet, les poignards s'agitaient déjà dans bien des mains, et l'escorte même qui protégea nos compatriotes contre la fureur du peuple leur parut bien près de changer de rôle et de se tourner contre eux.

Ainsi finit, par un épisode semi-tragique, une excursion entreprise sous les pacifiques auspices de la science des fleurs.

Les autres excursions de Cambessèdes n'offrent rien de saillant au point de vue de la science. Bornées au territoire de la France, elles enrichirent son herbier de plantes et sa mémoire d'anecdotes qu'il savait raconter avec un entrain tout à lui.

Un de ces voyages eut pour théâtre l'Auvergne, et particulièrement le Mont-Dore. Adrien et Alexis de Jussieu, J.-J. Ampère étaient de la partie. C'est dire si l'on y dépensa de la belle humeur et de l'esprit. Mais un trait d'imprudence de Cambessèdes faillit jeter du noir sur cette gaieté.

Entraîné par l'ardeur de la chasse (au gibier aussi bien qu'aux plantes, car son fusil ne quittait pas sa boîte de botaniste), il s'engagea très-avant dans les tourbes du lac marécageux de Chambedaze. Ce fut merveille qu'il en sortit sain et sauf. Ce même danger, nous l'avons couru longtemps après aux mêmes lieux, en cherchant à recueillir le rare *Nufar pumilum*; et, par une singulière coïncidence, c'est tout près de là, sur les bords du lac Chauvet, que J. Gay, presque octogénaire, emporté par l'amour des *Isoètes*, vit ses forces trahir son courage, et faillit être victime de son ardeur pour les plantes (1).

C'est dans l'herbier de Cambessèdes qu'il nous serait facile de suivre la trace de ses promenades. Les sites classiques d'Enghien, d'Étampes, de Montmorency, de Fontainebleau s'y révéleraient à tout moment par leurs plantes spéciales. Mais qui pourrait nous rendre les scènes dont ces brins de fleurs ne sont que les pâles et muets témoins? Le nom de Vanteuil y rappelle aux initiés la vie de campagne des Jussieu, et cette hospitalité charmante assaisonnée de science et de vive causerie. La botanique en vacances y faisait l'école buissonnière, et Cambessèdes, toujours chasseur, y battait les buissons au profit de la table commune, qualité qui le faisait apprécier de la maîtresse de maison, bien au-dessus d'un simple récolteur de foin botanique.

Voilà pour les délassements: mais le travail avait ses droits dans cette vie en apparence dissipée, travail sérieux, attentif, méthodique, dont les manuscrits de Cambessèdes portent le plus évident témoignage, et qui se manifestait au dehors par d'importantes publications.

Après sa courte monographie des Globulaires, publiée en 1826, un important mémoire, celui *Sur les Ternstræmiacées et les Guttifères* (1828),

(1) Voy. J. Gay, in *Bull. Soc. bot. de Fr.* t. VIII, p. 620-622.

marqua les progrès du jeune savant dans la voie de la botanique systématique.

L'année suivante vit paraître son travail sur la famille des Sapindacées, sa note sur les Élatinées établies comme nouvelle famille de plantes. Délimitation plus précise des genres anciens, création de genres nouveaux, remarques judicieuses sur la structure et les affinités des végétaux, ordre et clarté de l'exposition, prudence modeste dans les considérations générales, tout atteste dans ces études la double influence de L.-C. Richard et d'A.-L. de Jussieu. Un an plus tard (1830), ses *Observations sur l'organisation florale des plantes de la famille des Capparidées*, reflétaient d'autres influences, celles des idées philosophiques de De Candolle, de Dunal et de Roeper, sur la symétrie florale.

A cette période, du reste, et depuis son retour des Baléares, le champ d'études de Cambessèdes s'était singulièrement agrandi. Ce n'est plus à l'Europe, à la France, au bassin de la Méditerranée, que se bornait son ambition. Le Brésil, avec ses richesses végétales, neuves alors, presque vierges, aujourd'hui encore inépuisées, lui révélait les splendeurs d'une flore tropicale, passant par degrés, dans les provinces du sud, aux proportions plus modestes d'une flore de la zone tempérée. Il était depuis 1827, et resta jusqu'en 1833, avec son ami Adr. de Jussieu, collaborateur actif d'Aug. de Saint-Hilaire pour le *Flora Brasiliæ meridionalis* et pour les *Plantes usuelles des Brésiliens*. Rivalisant avec le grand ouvrage de Kunth sur les plantes de Humboldt et Bonpland, l'égalant par l'exactitude des descriptions, par la manière à la fois large et précise de considérer les genres, le dépassant même par l'adjonction des considérations d'ensemble, la première œuvre, malheureusement inachevée, reste un modèle dans le genre descriptif. De beaux dessins y rendent, avec une élégante exactitude, les traits des espèces remarquables, avec une précision rigoureuse, les détails intimes de leur organisation.

Les rapports de Cambessèdes avec Aug. de Saint-Hilaire, mais surtout ceux d'Aug. de Saint-Hilaire avec Adrien de Jussieu furent marqués de loin en loin par quelques froissements inévitables. Plus âgé que ses deux collaborateurs, sous le coup d'une maladie nerveuse qui, tout en respectant son intelligence, donnait à ses impressions une sensibilité presque malade, Saint-Hilaire subissait avec peine ce qu'il appelait les exigences du fils de son ancien maître A.-L. de Jussieu. Longtemps exclu des places et des honneurs auxquels son âge et ses travaux lui donnaient droit, isolé par son indépendance même et par son état de célibataire dans le groupe des professeurs, dont les fils grandissaient sous ses yeux, il se croyait plus que de raison, mais non sans raison peut-être, un obstacle à des ambitions d'ailleurs légitimes, puisqu'elles s'appuyaient sur de vrais mérites. Bref, le Muséum était pour lui le fort imprenable du parti des professeurs, et, dans le fils de son ancien maître, dans ce

jeune collaborateur que sa santé délabrée lui faisait subir, son imagination surexcitée voyait un rival d'autant plus à craindre qu'il ne pouvait s'empêcher de l'estimer. De là des difficultés de détail, des malentendus, des froissements d'amour-propre, des torts réciproques, adoucis d'ailleurs par l'honnêteté parfaite des parties : lutte pénible, que notre respect affectueux pour Saint-Hilaire nous ferait couvrir d'un voile indulgent, si le souvenir n'en était encore présent chez des savants contemporains, et si l'attitude de Cambessèdes dans ces débats n'était un témoignage de plus de la générosité de son caractère.

Étroitement lié avec Adrien par la conformité des âges, des idées, des talents et des goûts, Cambessèdes prenait souvent parti pour son ami contre les susceptibilités de leur collaborateur. Mais, en dehors de cette partialité bien excusable, l'âge, le savoir, l'honnêteté profonde, l'urbanité parfaite de Saint-Hilaire commandaient le respect à Cambessèdes et lui rendaient naturel le rôle de conciliateur. De son côté, malgré la timidité de son caractère, malgré la réserve de ses manières, malgré la débilité de son tempérament de malade, Saint-Hilaire aima toujours dans Cambessèdes l'épanouissement de la jeunesse, l'entrain bruyant de l'humeur, ou plutôt ces qualités extérieures, indices d'un cœur chaud et généreux, exercèrent sur son esprit timide une fascination qu'explique peut-être le contraste même des deux natures.

Sous ces légers troubles, du reste, entre gens faits pour s'estimer et dignes de se comprendre, la science établissait un courant commun de vues et d'expressions, qui donnait à cette œuvre multiple un caractère d'unité bien rare dans les travaux collectifs ; on y sent les mêmes principes, puisés à la même école. Saint-Hilaire, malade, éloigné de Paris, fait de prodigieux efforts d'esprit pour maintenir cette unité. Le talent de ses collaborateurs lui rend facile cette tâche ingrate. S'il insiste avec un soin minutieux sur l'exactitude des noms des localités brésiliennes, s'il explique de loin ce qui peut rester obscur dans ses notes de voyageur, il n'en approuve pas moins dans son ensemble la manière de ses jeunes aides, et ne ménage pas, à Cambessèdes en particulier, ses encouragements et ses éloges. « J'ai lu vos descriptions, » écrit-il en septembre 1827, et je ne puis que vous en faire compliment. » Elles sont comme je les aime, claires ; on les lit sans peine, et elles me paraissent bien peindre les objets. Votre manière se rapproche de la mienne ; je serais tenté d'en concevoir de l'amour-propre, si cela convenait à un pauvre souffreteux. » Et plus tard, en novembre 1828, à propos de descriptions de Sapindacées : « Cela est bien, très-bien ; j'y trouve tout ce qui me plaît dans une description : ordre, clarté, choix heureux d'expressions. Ne changez point de méthode, sous prétexte de faire mieux ; faites comme vous avez fait, et le mieux, si vous ne l'avez pas atteint, viendra tout seul, sans que vous vous en aperceviez. On peut actuellement vous compter parmi ceux qui ont le mieux décrit. »

Mince mérite et mince éloge, dira-t-on peut-être, en songeant que les descriptions ne sont dans la science qu'un moyen et non la science elle-même. Mais ce moyen ne suppose-t-il pas la connaissance des objets, et la forme, en pareille matière, n'emporte-t-elle pas le fond ? Aux détracteurs, aujourd'hui nombreux, de la partie descriptive et systématique des sciences naturelles, on peut opposer les noms de Clusius, de Tournefort, de Linné, des Jussieu, de Cuvier et de De Candolle. Où serait la philosophie de ces sciences, si ces grands esprits n'en avaient posé les fondements sur des faits bien observés et traduits dans une langue précise ?

Cambessèdes était d'ailleurs incapable de se renfermer dans le cadre étroit de la pure description des formes. Il acceptait cette tâche comme un exercice nécessaire, comme une manière de préciser ses idées. Mais cet échafaudage technique ne déroba jamais à ses yeux le grand spectacle du plan de la nature, se dévoilant en traits sublimes dans ses grandes lignes d'ensemble, en surprises charmantes dans l'infinie variété de ses détails.

Accepter la tâche modeste et laborieuse de descripteur n'était donc, pour notre jeune botaniste, que suivre la tradition de grands maîtres, dont le génie n'avait pas dédaigné cet exercice du coup d'œil et de l'attention. Mais, comme dédommagement à cette discipline ingrate de la pensée, Cambessèdes trouvait dans le monde, dans un monde de choix, dans le cercle de ses amis intimes, l'occasion de développer son esprit dans le sens des connaissances générales. Avec Kunth, Guillemin, Achille Richard, J. Gay, il était surtout botaniste ; avec Adrien de Jussieu et Jacquemont, les horizons s'étendaient et la science se faisait plus lettrée ; avec J.-J. Ampère et Mérimée, la pensée se tournait moins vers la nature elle-même que sur la littérature, l'histoire et l'observation des hommes. Dans les salons de M. Pasquier, de M. de Sémonville, l'esprit s'exerçait aux finesses élégantes de la causerie parisienne.

Mais voici dans la vie de Cambessèdes un épisode tout nouveau. La révolution de juillet 1830 a laissé Paris en état d'ébullition ; l'orage gronde constamment autour de la dynastie nouvelle, l'émeute fermente dans la rue : le sac de l'archevêché, la chasse aux habits de prêtres, sont les signes de la passion révolutionnaire. Légitimiste par ses alliances, libéral d'instinct et de goûts, libre d'ailleurs par lui-même de toute dépendance dynastique, Cambessèdes, qui n'avait pas eu de rôle actif dans les journées de juillet, en prit un dès qu'il fallut en défendre les résultats essentiels et fixer sur la base de l'ordre l'édifice encore branlant des libertés. Improvisé capitaine d'état-major de la garde nationale, il devint aide-de-camp de son oncle à la mode de Bretagne, le général Mathieu Dumas. Dans ce poste, plus conforme à ses instincts d'indépendance que ne l'eût été le pur régime militaire, il déploya des ressources inouïes de bravoure et de présence d'esprit. Vingt fois il exposa sa vie en des missions difficiles, sauvant un prêtre des mains de la populace, faisant de son corps un rempart à de hauts personnages menacés, notamment aux

ministres de Charles X pendant leur procès au Luxembourg, allant en pleine nuit, sous l'escorte menaçante de conspirateurs des clubs, prévenir M. Pasquier des projets d'émeute contre la Chambre des pairs ; signalant tout haut à l'honnête Lafayette les agents révolutionnaires qui se glissaient dans ses salons ; partout il se montra vigilant, intrépide, brave sans forfanterie, plein de sens et de tact au milieu des passions déchaînées.

Mais cet épisode militaire ne fut heureusement qu'un intermède dans son existence scientifique. Il est curieux d'en trouver la trace dans des lettres de son ami Jacquemont, lettres écrites du fond de l'Inde, d'où ce vif et charmant esprit suivait avec un intérêt fiévreux les événements de son pays (1).

Donc, comme le dit spirituellement Jacquemont, Cambessèdes, renonçant à ses « grandeurs chevauchantes », reprit, dès les premiers mois de 1831, la loupe, la pointe de canif et la plume. La place d'aide-naturaliste qu'il avait acceptée au Muséum n'était pour lui qu'un prétexte pour continuer de vivre à Paris, malgré les instances de son père, qui le rappelait à Montpellier.

Une collaboration plus active à la *Flore du Brésil* fut le premier signe de cette nouvelle ardeur. Mais bientôt un devoir pieux le fit renoncer à cette tâche, pour jeter sur la mémoire d'un ami au moins un reflet de gloire posthume. Cambessèdes entreprit la description des plantes de Jacquemont.

« Quoi que le docteur Wallich ait fait et fait faire, il me restera assez de » nouveautés en botanique pour avoir le prétexte d'un livre de botanique, » c'est-à-dire une description des diverses espèces de plantes de l'Himalaya, » et, si je ne m'abuse, le livre que je conçois, fort peu volumineux, ne sera » pas dépourvu d'intérêt. Je comparerai la végétation de l'Himalaya à celle

(1) On nous saura gré, sans doute, d'extraire des papiers de Cambessèdes les deux lettres inédites de Jacquemont où des allusions sont faites à cette période de la vie de son ami. Nous ne résistons pas même au désir de reproduire la plus grande partie de ces lettres, où se peint si bien, avec ses qualités et ses défauts, le caractère de l'écrivain. Nous en retranchons seulement des passages où son humeur gauloise et sarcastique s'exerce trop librement sur des personnages dignes de respect :

« A la source de l'Hydaspe, au diable ! tout au fond des montagnes de Cachemyr, le 21 juillet 1831.

» Vous savez trop bien par expérience, mon cher ami, la besogne qui accueille, à leur retour au gîte, ceux de notre métier qui viennent de grimper le matin à cinq ou six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, pour ne pas excuser la brièveté préméditée de ces lignes. J'étais nubicole ce matin et ne suis pas revenu les mains vides de la région des nuages, où les trésors à notre usage ne manquent point. La besogne me déborde. Mais la rare occasion d'un courrier se présente, et je laisse à mes gens le soin de mes herbes pour satisfaire à quelques dettes urgentes. Il y avait juste un an que je n'avais pas reçu de nouvelles d'Europe, quand une masse énorme de correspondance est venue fondre sur moi dans ces solitudes. Il y a deux jours ; je tremble encore de la diversité des émotions que leur lecture a excitées en moi. Vous êtes, mon bon ami, au nombre de ceux dont je n'aurais pas assuré la tête ; car j'étais bien persuadé que vous n'auriez pas regardé les autres faire il y a un an à pareil mois. Mon père m'écrit : Ton ami Cambessèdes est un fier luron, ma foi ; — et les journaux de Paris, que l'extrême obligeance du gouverneur

» des Alpes, des *Rocky mountains* à l'ouest du Missouri, et des hautes
» Cordillères de l'Amérique équinoxiale ! »

Ainsi écrivait à son frère Porphyre, le 4^{or} novembre 1830, l'illustre et infortuné voyageur. Noble rêve, que la mort impitoyable devait dissiper, avec bien d'autres, le 7 décembre 1832, dans les plaines brûlantes de l'Indostan.

Ce que rêvait Jacquemont, il pouvait seul l'accomplir. Observateur pénétrant, peintre plein de sentiment et de goût, il aurait sans doute esquissé d'une façon magistrale ces grands traits de la nature, dont ses lettres trahissent si bien la saisissante impression. Au lieu de ce tableau vivant, Cambessèdes ne pouvait faire et ne fit qu'une froide étude technique ; il mit à cette œuvre son talent de descripteur ; mais des épaves ainsi arrachées au naufrage d'un grand voyageur ne font que mieux sentir le vide que laisse sa perte prématurée.

Si quelqu'un, du reste, parmi les amis de Jacquemont, dut cruellement sentir cette perte, ce fut Cambessèdes. Ils s'étaient connus de bonne heure, à Montpellier, en 1821, alors que Jacquemont, dans son ardeur de botaniste néophyte, préludait, par un voyage pédestre en Auvergne, dans les Cévennes, en Languedoc, en Provence, à ses grandes courses dans les Alpes, à ses visites à Saint-Domingue, aux États-Unis, et surtout à son mémorable voyage dans l'Inde. Jacquemont avait alors vingt ans, et Cambessèdes, à quelques jours près, un an de plus. Tous deux pleins de feu, intrépides jusqu'à l'imprudance, rivalisaient sans doute de zèle et d'entraînement dans leurs courses botaniques. On raconte même du premier un trait de hardiesse qui dut le grandir aux yeux de son digne émule.

général me fait parvenir à 200 lieues de ses frontières, m'apprennent que le capitaine Cambessèdes, aide-de-camp de son oncle et inspecteur lui-même au petit pied des gardes nationales, passe des revues en province, fait tourner à gauche et à droite, puis fait former le cercle, et monte à cheval pour recommencer ailleurs, et court encore. Que devient la Flore du Brésil dans cette bagarre ? »

« 16 octobre 1831.

» Mon père m'écrivait au mois de mars dernier que vous aviez mis de côté votre grand sabre et vos éperons pour reprendre la loupe, la pointe de canif et la plume. Il m'a dit aussi que vous aviez accepté la place de Toscan (aide-naturaliste au Muséum) pour prouver à vos parents de Montpellier que vous deviez rester à Paris. J'imagine que, par le temps qui court, la politique divise bien des familles, surtout dans votre midi, et que l'air de Paris est regardé comme fort mauvais par bien des habitants de votre province. Tel, à ma connaissance, est arrivé de Touraine à Paris passablement orthodoxe il y a quelques années, que voilà devenu un enragé, T... par exemple. Depuis la démission de M. de La Fayette, votre oncle M. Dumas me paraît retiré dans la coulisse, et déjà je pense qu'avec lui vous aurez quitté les grandeurs chevauchantes. Ardent comme vous l'êtes, cet entr'acte de vos études accoutumées a dû vous intéresser vivement. Mais quand le mouvement se prolonge, il finit par paraître aussi monotone que le repos. Cela est vrai, même de la tempête, sans métaphore. Quand elle dure plus de vingt-quatre heures, on ne songe plus à admirer sa beauté : elle ne semble qu'incommode. Je ne doute pas que vous n'ayez retrouvé des charmes à la botanique après l'infidélité patriotique que vous lui avez faite en passant. »

Dans une excursion avec Delile et d'autres amis, ils parcouraient le revers septentrional du pic de Saint-Loup. Jacquemont lève les yeux sur l'escarpement qui se dresse sur leurs têtes. « C'est là que l'on grimpe? », dit-il. Les compagnons rient de ce mot comme d'une bravade sans conséquence. Un quart d'heure après, ils se retournent à la voix du jeune imprudent qui, monté par des ravins en apparence impraticables, les appelait triomphalement de la crête du précipice.

Ceci marque un trait commun entre Jacquemont et Cambessèdes : bien d'autres liens et de meilleurs expliquent leur étroite intimité. Même âge, mêmes goûts, même verve, même penchant à la raillerie, tempérée néanmoins par une bonté naturelle et par cette générosité qui fait dire avec une légitime indulgence : mauvaise tête, mais bon cœur. C'est le privilège de ces natures sympathiques de faire pardonner, que dis-je? de faire aimer jusqu'à leurs défauts; car ces défauts n'ont rien qui sente le vice, ni qui rappelle les calculs de l'intérêt et de l'égoïsme.

L'œuvre de Cambessèdes sur les collections botaniques de Jacquemont l'occupa de 1833 jusqu'en 1835, c'est-à-dire pendant tout le reste de son séjour à Paris, et l'on peut ajouter de sa vie de botaniste. Il essaya même de la continuer de loin, et n'y renonça que devant l'impossibilité absolue de la poursuivre, même avec l'assistance désintéressée de ses amis, sans les ressources des herbiers et des livres de la capitale (1).

Dès lors, en effet, il était entré dans la seconde phase de sa carrière : le botaniste s'était fait agriculteur, le parisien était devenu cévenol; et, tandis que ses amis scientifiques lui adressaient de vains appels pour le ramener dans leurs rangs, lui, plus soucieux d'indépendance que de gloire, s'enfonçait comme à plaisir dans l'obscurité relative de la vie de provincial et de campagnard (2).

Suivons-le dans cette retraite : nous le retrouverons, au fond, le même, incapable de repos, mais tournant cette fois dans le cercle des applications pratiques l'expérience des hommes et des choses, que vingt-cinq ans de culture scientifique lui avaient donnée.

C'est en 1835 que la mort de son père, en lui laissant de vastes propriétés,

(1) L'ouvrage ainsi interrompu a été dignement continué et complété par notre ami M. Decaisne.

(2) La place de Cambessèdes était naturellement marquée dans la section botanique de l'Académie des sciences. S'il n'y entra pas, ce fut moins sa faute que celle des circonstances. Présenté une première fois en 1829, alors qu'il n'avait pas encore trente ans, il s'effaça plus tard, en 1831, devant Adr. de Jussieu. Plus tard encore, en 1834, sur le conseil d'Adrien de Jussieu et malgré les incitations en sens inverse d'Auguste de Saint-Hilaire, Cambessèdes, plus fidèle à ses affections que soucieux de titres, laissa le champ libre à son ami Achille Richard lorsqu'il s'agit de remplacer Labillardière. Enfin, lorsque, après un premier échec, dans sa concurrence avec Gaudichaud, ses amis de Paris voulurent le rappeler en lui proposant de le faire entrer à l'Institut, il refusa ces offres séduisantes, qui venaient trop tard pour l'arracher à ses nouvelles préoccupations.

lui légua, presque comme devoir de tradition, la nécessité de les exploiter. Sacrifice ou non, ce devoir fut pleinement accepté; il en prit les charges, il en saisit les avantages. Ses livres, son herbier, transportés dans sa nouvelle demeure, dirent assez qu'il n'entendait pas divorcer avec ses goûts intellectuels; mais le choix même de sa résidence, dans la solitude d'un haut plateau de montagnes, prouva qu'il entendait prendre au sérieux sa vie nouvelle d'agriculteur.

Le domaine de Pradines, où se cantonna son existence entre 1836 et 1855, est situé sur le Causse-Noir, à quelques pas du hameau de Lanuéjols, non loin de la petite ville de Meyrueis, sur la limite des trois départements du Gard, de la Lozère et de l'Aveyron. Tous ces causses des Hautes-Cévennes sont des plateaux calcaires, à climat rude, souvent couverts de neige pendant l'hiver, arides pendant les chaleurs de l'été, nus, pierreux, presque sans arbres, nourrissant dans leur sol argilo-calcaire le Froment, que ne connaissent pas les montagnes granitiques ou talqueuses, et sur leurs maigres pâturages la race à chair savoureuse des bêtes à laine de Larzac.

Placé sur ce terrain comme dans un champ d'expérience, Cambessèdes en étudia les conditions avec le coup d'œil éclairé du savant et l'intelligence d'un homme qui, dans les matières pratiques, sait profiter des leçons de la tradition locale, tout en modifiant par les données de la logique les procédés routiniers des paysans. Il se fit, au prix de quelques mécomptes, son expérience personnelle, et s'empressa de répandre, au profit de ses voisins, les notions acquises à ses propres frais. Après quelques années de séjour, il pouvait déjà consigner dans une note concise les premiers résultats de ses intelligents efforts, et, si plus tard-il ne prit pas souvent la plume sur des sujets agricoles, c'est que, travaillant sur un champ restreint et soumis à des conditions spéciales, il pouvait offrir aux paysans, dans sa pratique de tous les jours, l'enseignement le plus fécond peut-être, celui qui se traduit aux yeux par l'apparence des récoltes et dans le livre de comptes par la balance des dépenses et des recettes.

Distinguant avec soin les terres fortes argilo-calcaires des terres maigres où domine la dolomie, il sut appliquer à chacun de ces terrains un assolement particulier. Un épierrement coûteux, des écobuages suivis de merveilleux résultats, des défrichements de vieilles jachères infestées d'herbes vivaces et dures, telles que le *Nardus stricta* et le Serpolet, lui permirent l'établissement de prairies artificielles, grâce à l'emploi du Sainfoin et du Trèfle, et d'un mélange de ces Légumineuses avec la Fenasse (1) et la Pimprenelle. Partout où la trop mince épaisseur du sol n'admettait que le pacage naturel, l'introduc-

(1) Le mot *Fenasse* s'applique, dans le midi de la France, à l'*Avena elatior*; mais Cambessèdes désigne ainsi un mélange de Graminées croissant naturellement sur les bords des champs des causses, et parmi lesquelles domine la Fenasse proprement dite.

tion de la Minette (*Medicago lupulina*) augmenta notablement le produit du pâturage. Quelques modifications judicieuses apportées à l'araire ou charrue traditionnelle du pays, l'achat d'une batteuse anglaise, alors nouvellement importée, l'amélioration de la race des moutons par le métissage avec les béliers-mérinos, la substitution des brebis aux moutons, une meilleure nourriture ménagée à ce bétail par les récoltes de fourrages et de racines, l'adjonction des chevaux et des mulets aux bœufs comme animaux de labour, tels furent, en résumé, les progrès réalisés dans cette exploitation modèle, où l'initiative d'un particulier travaillait sans bruit à l'instruction agricole du pays.

Comme dédommagement au sacrifice qu'il avait fait en quittant la vie parisienne, Cambessèdes se livra de plus belle à ses goûts de chasse et de cheval. Lieutenant de louveterie pour l'arrondissement du Vigan, il apporta dans ces fonctions nouvelles toute l'ardeur de son caractère. Les bois des Cévennes retentirent pendant plusieurs années du bruit de son cor et des aboiements de sa meute. Il ne s'arrêta même dans cette ferveur dispendieuse de la grande chasse que lorsque les loups, seul gros gibier de la contrée, eurent presque entièrement disparu. Mais, dans ces expéditions parfois périlleuses, à travers les rochers et les bois, le botaniste se retrouvait sous la casaque du chasseur. C'est en chassant sur le Causse-Noir qu'il découvrit le *Spiræa hypericifolia*, jadis signalé par Gouan sur le Larzac, sous le nom faux de *Spiræa crenata*. C'est ainsi qu'il trouva sur le même causse le rare *Adonis vernalis*, et dans les bois de Servillières le bel *Erythronium Dens canis*; de même que son coup d'œil botanique lui fit découvrir près de Trèves la petite Crucifère appelée par Jacques Gay, d'après des échantillons de Prost, *Hutchinsia Prostii*, et rapportée par M. Loret à l'*Hutchinsia pauciflora* Koch (sub *Capsella*) (1).

L'amour du cheval n'était pas non plus, pour Cambessèdes, une simple passion de luxe ou d'amusement; c'était un goût éclairé, raisonné, où la vanité n'entraît pour rien, où les habitudes du *turf* et les manières du *jockey-club* n'avaient rien à voir. Il aimait le cheval en artiste, en cavalier consommé; il l'étudiait et le jugeait en connaisseur; il l'appréciait au point de

(1) La botanique seule ne profitait pas de ces observations du chasseur. Une découverte plus importante, celle d'une mine de charbon (encore exploitée) dans les terrains jurassiques du Causse-Noir, tout près de Pradines, fut le fruit de ces courses multipliées; enfin c'est au retour d'une grande chasse que lui vint, sur les lieux, l'idée de la rectification de la route départementale (n° 24) qui doit relier Meyrueis au Vigan, route dont le conseil municipal du Vigan, par une délibération spéciale et dans un banquet officiel, le déclara inventeur et défenseur.

Toujours préoccupé, du reste, d'améliorations profitables au public, il avait, pendant ses fréquents séjours chez son ami M. Sabatier d'Espeyran, conçu et étudié le plan du dessèchement des marais voisins de Saint-Gilles. Dans une excursion en Camargue, observant de grands pieds de *Phillyrea angustifolia*, il s'était demandé si l'Olivier ne pourrait pas, greffé sur cet arbuste, donner des récoltes dans ce terrain tout à fait

vue de l'utilité et de la beauté intrinsèque. Pradines devint, sous sa direction, entre 1844 et 1848, un dépôt d'étalons pour l'amélioration des races. Son expérience pratique se traduisit à cet égard dans une note intéressante, intitulée : *Une opinion d'éleveur* (1). Il y fait sentir l'influence si différente qu'exercent sur l'élève du cheval, dans sa période de croissance, d'une part, les pâturages et les eaux des régions calcaires qui fournissent naturellement l'élément indispensable à la charpente osseuse de l'animal ; d'autre part, les régions granitiques où l'absence de calcaire assimilable crée, pour les poulains, la faiblesse des membres, les articulations défectueuses, les formes allongées et grêles et les fluxions périodiques.

Cette idée, dont il s'attribuait le mérite, il croyait l'avoir reconnue plus tard dans un travail où l'auteur la donnait pour sienne ; mais, s'il se vengeait quelque peu des plagats de ce genre en en riant avec ses amis, jamais l'idée ne lui vint d'élever, par amour-propre, une réclamation de priorité. Son désintéressement à cet égard ressemblerait même à de l'insouciance, si des preuves surabondantes ne le rattachaient à ses vrais mobiles : l'absence d'ambition, la haine du paraître et la générosité.

Ce dernier trait de caractère était, chez lui, prédominant. Vif dans ses mouvements d'impatience, emporté parfois, et trop sensible peut-être au point d'honneur, il revenait aisément de ses préventions et même de ses légitimes griefs. La haine ne mordit jamais ce cœur expansif ; l'affection le trouva toujours ardent, toujours débordant. Aucune peine, aucune difficulté ne l'arrêtait quand il s'agissait de rendre service. On tirait hardiment sur lui ces lettres de change de l'amitié, assuré d'avance qu'il ferait honneur à sa signature. Et ce qu'il était, à cet égard, pour ses amis du monde et de la science, il le fut dans ses montagnes pour les plus simples paysans : accessible à tous, donnant à tous ses conseils et son temps ; adoré de ses serviteurs, qui savaient reconnaître sous ses impatiences ce fonds de bonté naturelle envers les humbles qui caractérise les âmes d'élite.

Le désintéressement fut aussi l'un des traits de sa nature. On a vu comment il s'était effacé devant des amis pour l'obtention de titres académiques. Il sut aussi refuser les profits et les honneurs, alors même qu'ils s'offraient à

inculte (*). Enfin un de ses derniers essais avait été d'introduire dans les Cévennes, près de Meyrueis, les pommes à cidre de Normandie, en les greffant sur les Poiriers sauvages de la contrée. Cette expérience, pour laquelle un de nos bons amis, M. F. Wanner (du Havre) lui avait fourni des greffes, aura peut-être laissé quelques traces dans le pays où elle a été tentée, mais Cambessèdes seul aurait pu sans doute la mener à bonne fin.

(1) *Journal des Haras*, juillet 1847.

(*) Ce n'était là qu'une présomption qu'il nous avait priés, M. le docteur Fages et moi, de vérifier chacun de notre côté, au moins en ce qui concerne la greffe de l'Olivier sur le *Phillyrea angustifolia*. Un essai de M. le docteur Fages dans ce sens a réussi quant à la possibilité de cette greffe, mais la valeur pratique de ce procédé reste encore très-problématique.

lui comme légitime récompense. C'est ainsi qu'il ne voulut point la croix d'honneur après son rôle d'aide-de-camp dans l'armée de l'ordre, aux premiers mois qui suivirent la révolution de juillet. C'est plus tard, en avril 1838, que cette croix de chevalier lui fut donnée spontanément, à titre scientifique, par M. de Salvandy, dont le passage aux affaires fut marqué par tant de bienfaits dans le domaine de la culture intellectuelle.

Maire de la commune de Lanuéjols en 1855, plus tard de Meyrueis depuis le 14 juillet 1860 jusqu'à sa mort, membre du conseil général du Gard par quatre élections successives, en rapport constant avec la sous-préfecture de Florac (Lozère), mêlé à tous les intérêts agricoles, universitaires, administratifs de sa région, il apportait dans ses fonctions toutes gratuites l'amour du bien, l'intelligence des hommes et des choses, le mépris des partis pris en politique; il ne croyait pas que la liberté, pour être féconde, eût besoin d'une cocarde. Le dévouement au pays effaçait pour lui toute dissidence d'opinion ou de tradition.

Pour avoir fixé son séjour dans les âpres montagnes des Cévennes, Cambessèdes n'avait pas renoncé aux charmes de la vie sociale. Paris seul sembla lui faire peur, peut-être parce qu'il lui souriait trop, ou plutôt parce que la mort y avait fait trop de vides dans ses amitiés et l'âge apporté trop de changement dans ses goûts. Montpellier et Nîmes devinrent alors pour lui des foyers de vie intellectuelle. Encore y fuyait-il le monde proprement dit, et s'enfermait-il volontiers dans un cercle restreint d'amis. Il y portait sa jeunesse sous des cheveux grisonnants; il animait tout de sa verve; il égayait tout de sa belle humeur; une légère surdité l'isolant des conversations trop générales, ne lui laissait que plus de goût pour la causerie intime. Ainsi nous l'avons vu dans ces trop rares instants qu'il nous donna comme derniers éclairs de sa vive intelligence. Ainsi le vîmes-vous, en 1861, dans ses montagnes, et ce souvenir de son hospitalité charmante se reflète naturellement dans les lignes sympathiques que nous consacrons à sa mémoire.

L'hiver, pour un montagnard du causse, est une rude étape à franchir. La chasse en dissipait les ennuis. Avec l'été venaient les travaux en plein air; l'automne, saison sociable par excellence, amenait à Pradines, et plus tard à Férussac, des hôtes aimables, et la modeste demeure du causse ou du vallon devenait, pour quelques mois, le rendez-vous d'une société choisie.

Férussac, que nous venons de nommer, fut dans les dernières années la résidence de Cambessèdes. Ne trouvant plus dans les cultures du causse des chances de prospérité pour l'avenir, ni même une rémunération suffisante pour le présent, voulant d'ailleurs épargner à M^{me} Cambessèdes les épreuves de cet exil, qu'elle avait si courageusement accepté et que les hivers commençaient à lui rendre rude, il avait acquis, en 1842, le domaine de Férussac, situé non loin de Pradines, dans une étroite vallée des Hautes-Cévennes, tout près des pittoresques bois de Pins-silvestres de Roquedols; c'était là pour ses

goûts d'agriculteur un nouveau théâtre où s'exercer : il vint s'y établir en 1855. La nature schisteuse du sol appelait des amendements calcaires (1) ; des prairies naturellement irriguées demandaient des soins bien autres que les pacages secs ou les champs à céréales du causse ; les flancs des montagnes se prêtaient aux reboisements par les arbres-verts ; l'habitation elle-même, pour être adaptée à la vie simple mais confortable des hôtes, appelait des améliorations fondamentales et des accessoires d'agrément.

Ces travaux, et surtout ces plans en perspective, occupèrent ses dernières années. Attaché de plus en plus à la vie d'intérieur, il se ménageait dans cette retraite modeste une vieillesse aussi calme que le permettait son activité. Sa constitution, toujours robuste, pouvait lui faire espérer de longs jours, exempts des infirmités qui semblaient devoir rester étrangères à sa nature. Mais une chute de hamac qu'il fit dans son jardin, en août 1862, vint ébranler tout d'un coup cette sécurité trompeuse. Malgré le traitement local qu'il sut lui-même s'administrer, et bien qu'aucun désordre apparent ne restât comme trace de l'accident, la santé fut atteinte dans sa source ; quelque lésion cachée de la moelle dut être la cause d'effets morbides qui ne tardèrent pas à se déclarer. Un érysipèle douloureux, plus tard un asthme compliqué d'œdème, en furent les signes extérieurs. A ces fortes natures, pour qui le mouvement est un besoin et la santé comme une habitude, la souffrance physique, la défaillance du corps sont doublement douloureuses. Vivre ainsi, c'est se voir lentement mourir, surtout quand l'intelligence, toujours lucide, stimule vainement le corps affaibli. Cambessèdes parcourut courageusement les phases de cette lente agonie. Entouré des tendres soins d'une femme et d'une sœur aimées, d'un neveu que son affection avait fait d'avance son fils et son héritier, il s'éteignit sans lutte, et comme sans souffrance, dans la nuit du 20 octobre 1863.

Mourir à soixante-quatre ans, la tête pleine de projets, la mémoire meublée de souvenirs, n'est-ce pas tomber avant l'heure, avant la tâche finie ? Mais qui peut discuter les décrets de Dieu et fixer les limites d'une destinée ? Qu'importe d'ailleurs la durée de l'œuvre, lorsque l'ouvrier l'a noblement et courageusement remplie ? Aimer, travailler, admirer, c'est là vivre, et, dans ce sens, Cambessèdes vécut beaucoup, sinon longtemps. Il vécut pour les autres, il vécut pour la science, pour l'agriculture, pour son pays. Sans parler du bien qu'il a semé sur sa route, des qualités d'esprit et de cœur dont il donna le noble exemple, ses ouvrages laissent un sillon dans le champ de la science, ses travaux comme agriculteur subsistent et se complètent par les

(1) Cambessèdes put voir à peine les premiers résultats de cette transformation du sol ; mais il eut du moins la satisfaction de les constater. — « Nous lui avons apporté » (écrit sa digne compagne) dans sa chambre de malade le Froment qu'il avait fait semer » sous ses yeux et qui venait d'être dépiqué. Amélioration immense pour un pays qui » n'avait jamais produit que du Seigle. »

soins pieux de sa veuve, enfin l'herbier qui résume sa vie et ses relations de botaniste, ces plantes où se reflètent ses voyages et ses études, généreusement léguées à la Faculté des sciences de Montpellier, serviront à lui susciter des héritiers scientifiques. C'est là, sans doute, l'hommage dont son âme généreuse se sentirait le plus flattée; c'est celui que notre amitié reconnaissante aime à lui promettre dans l'avenir comme récompense de sa libéralité.

APPENDICE.

I. — Titres scientifiques de J. Cambessèdes.

- 14 septembre 1822. Correspondant de la Société Linnéenne d'émulation de Bordeaux.
(Date inconnue.)... Membre de la Société d'histoire naturelle de Montpellier.
20 février 1824.... Correspondant de la Société d'histoire naturelle de Paris (après un rapport favorable sur la *Monographie des Spiræa*).
27 mai 1826..... Correspondant de la Société philomathique de Paris.
26 juin 1826..... Membre titulaire de la Société d'histoire naturelle de Paris.
5 décembre 1827.. Membre de la Société d'Horticulture de Paris.
10 juin 1829..... Membre de l'Académie *Naturæ curiosorum*, sous le surnom de *Serra* (Correa de Serra), par diplôme signé Chr. God. Nees ab Esenbeck.
8 janvier 1829.... Membre honoraire de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève, par diplôme signé Aug. de la Rive, président, et Choisy, secrétaire.
28 mai 1830..... Membre de la Société géologique de France.
27 décembre 1831. Docteur en médecine (*honoris causa*) de l'Université de Bâle, par diplôme signé Johannes Röper (doyen de l'année).
Septembre 1842... Membre correspondant de l'Académie royale du Gard.

II. — Liste des publications de Cambessèdes.

- 1° *Monographie du genre SPIRÆA, précédée de quelques considérations générales sur la famille des Rosacées*, accompagnée de sept planches (*Ann. sc. nat.* t. I^{er}, 1824), in-8, avec planches in-4.
- 2° *Monographie des GLOBULAIRES*, présentée à la Société d'histoire naturelle de Paris, le 4 août 1826 (*Ann. sc. nat.* t. IX, septembre 1826), avec 2 planches.
- 3° *Excursions dans les îles Baléares* (*Nouv. ann. des voyages*, t. XXX, ann. 1825), avec 4 planches.
- 4° *Enumeratio plantarum quas in insulis Balearibus collegit J. Cambessèdes, earumque circa mare Mediterraneum distributio geographica*. In-4, avec 9 planches (*Mém. du Muséum*, 1827).
La même année 1827, M. Élie de Beaumont lut devant la Société d'histoire naturelle, et publia dans les *Annales des sciences naturelles* (avril 1827), une *Note sur la constitution géologique des îles Baléares*, d'après les documents et les matériaux rapportés par son ami Cambessèdes.
- 5° *Mémoire sur les familles des TERNSTROEMIACÉES et des GUTTIFÈRES*, accompagné de 4 planches in-8 (*Mém. du Muséum*, 1828).
Ce mémoire fut, comme le suivant, de la part de Desfontaines et devant l'Académie des sciences, l'objet d'un rapport favorable, concluant à l'insertion dans le recueil des *Mémoires des savants étrangers*.

- 6° *Mémoire sur la famille des SAPINDACÉES*, accompagné de 3 planches (*Mém. du Muséum*, 1829).
- 7° *Note sur les ÉLATINÉES*, nouvelle famille de plantes (*Mém. du Muséum*, 1829).
- 8° *Description d'un genre nouveau (CÆSAREA)* de la famille des Géraniacées, avec une planche (*Mém. du Muséum*, 1829).
- 9° *CRUCIFERARUM, CARYOPHYLLÆARUM, PARONYCHIEARUMQUE Brasiliæ meridionalis synopsis*. Paris, 1829. Mince opuscule.
- 10° *PORTULACÆARUM, CRASSULACÆARUM, FICOIDEARUM, CUNONIACÆARUMQUE Brasiliæ meridionalis synopsis*. Paris, 1829.
- 11° *Description d'un genre nouveau (ELIEA)* de la famille des Hypéricinées, avec une planche (*Ann. sc. nat.* août 1829).
Genre dédié à M. Élie de Beaumont. Cambessèdes dédia également des genres à MM. Balard, Flourens, Mérimée, etc. Son propre nom a été donné par Kunth à un très-beau genre de Mélastomées brésiliennes.
- 12° *Observations sur l'organisation florale des plantes de la famille des CAPPARIDÉES* (*Mém. de la Soc. d'hist. nat. de Paris*, t. V, in-4). Lues devant la Société le 5 février 1830.
- 13° *Plantes usuelles des Brésiliens*. Collaboration active avec Aug. de Saint-Hilaire et Adr. de Jussieu, à partir de la 5^e livraison inclusivement jusqu'à la fin de l'œuvre interrompue. Paris, in-4, avec planches.
- 14° *Flora Brasiliæ meridionalis*. Collaboration très-active à ce bel et grand ouvrage, depuis la 14^e livraison jusqu'à la fin. Nombreuses familles traitées par Cambessèdes seul et signées. 3 vol. (le dernier incomplet) in-4 avec planches noires, ou in-folio avec planches coloriées. Paris, 1825-1833.
- 15° *Note sur deux genres nouveaux de la famille des SAPINDACÉES* (*Nouv. Ann. du Muséum*, 1834, t. III, p. 241 et suiv.), avec 2 planches in-4.
- 16° Jacquemont, *Voyage dans l'Inde, BOTANIQUE : Plantæ rariores quas in India orientali collegit Victor Jacquemont, auctore J. Cambessèdes*. Paris, 1844, in-4, avec planches. — Les 56 premières pages de texte sont de Cambessèdes, le reste de M. J. Decaisne.
- 17° *Note sur la culture du domaine de Pradines*, précédée de quelques observations sur la constitution physique du Causse-Noir et sur son état agricole. Nîmes; brochure de 22 pages in-8, sans date.
- 18° *Une opinion d'éleveur*, par M. J. C. (*Journal des Haras*, note de 8 pages in-8, juillet 1847).

III. — Note sur l'herbier de Cambessèdes.

Cette riche collection de plantes, que la générosité de son possesseur destinait depuis plusieurs années à la Faculté des sciences de Montpellier, a été, conformément aux intentions du donateur, offerte à cette institution scientifique par M^{me} veuve Cambessèdes, en tant qu'usufruitière des biens de son mari, et par M. Paul de Froment, en tant que légataire universel de son oncle. Sur la demande du doyen de la Faculté, appuyée par la recommandation du recteur et par un rapport du professeur de botanique, S. Exc. M. le ministre de l'instruction publique, reconnaissant la valeur exceptionnelle de ce don, a bien voulu consacrer à l'installation de l'herbier une allocation spéciale de 1200 francs. Comme il s'agit d'une collection importante ouverte aux recherches des botanistes, nous croyons utile, dans l'intérêt même de la science, de tracer un inventaire abrégé des richesses qu'elle renferme. Ce catalogue seul pourra prouver aux initiés de quelle valeur est l'herbier en question, et quels moyens précieux d'étude il joint aux riches collections que possédait déjà Montpellier.

Nous évaluons, en gros, à 20 000 le nombre des espèces de plantes de la collection. Ces espèces sont distribuées en quatre herbiers :

1° L'herbier de la jeunesse de Cambessèdes. Plantes de Montpellier, des Cévennes et de diverses autres parties de la France (incomplet).

2° Herbar des Baléares, servant de pièces justificatives à l'Énumération des plantes des Baléares de Cambessèdes, et, à ce titre, précieux comme document authentique.

3° Herbar de l'Inde, de Jacquemont. Très considérable et presque complet, sauf quelques échantillons uniques restés au Muséum de Paris, avec la collection principale de Jacquemont.

4° Herbar général. Soigneusement classé par Cambessèdes d'après la série des familles de De Candolle.

Cet herbar, très considérable, comprenant plus de 250 gros paquets de plantes, a eu pour fondement principal les herbiers réunis des deux frères Thouin, dont l'un, André Thouin, fut professeur de culture, et l'autre, Jean Thouin, jardinier en chef au Jardin-des-plantes de Paris. Attaché à l'ancien Jardin-du-roi et à celui de Trianon, longtemps avant la révolution, André surtout recueillit non-seulement les plantes de ces jardins, mais aussi, par sa correspondance avec les botanistes célèbres de la fin du XVIII^e siècle et du commencement du XIX^e, il se procura des plantes qui sont restées des types authentiques, répondant à des ouvrages classiques. La collection presque complète des plantes de l'illustre voyageur Commerson est surtout, pour nous, un trésor inestimable.

Cambessèdes avait acquis ces deux herbiers des frères Thouin de leur neveu et héritier Oscar Le Clerc; mais il les avait presque sauvés de la destruction en les replaçant dans des conditions de conservation qui leur avaient manqué en dernier lieu.

A ces herbiers fondamentaux, Cambessèdes avait joint des plantes nombreuses provenant soit de ses propres herborisations, soit des dons de ses amis (Jacquemont, J. Gay, Kunth, Adr. de Jussieu, etc.), soit de l'herbar du Brésil d'Aug. de Saint-Hilaire (pour la partie publiée du *Flora Brasiliæ*), soit de divers achats de collections vénales.

La liste suivante, dressée par Cambessèdes, probablement vers 1830, avant qu'il eût la collection de l'Inde de Jacquemont, donnera aux botanistes l'idée de la richesse de son herbar :

« Mon herbar se compose :

Des plantes recueillies par Thouin (André) en France, en Italie.

Plantes recueillies par les deux frères Thouin au Jardin-des-plantes, pendant tout le cours de leur longue vie.

Plantes de Commerson (Rio de Janeiro, Montevideo, détroit de Magellan, Java, Bourbon, Ile de France, Madagascar).

— de Patrin (Sibérie).

— de Chapelier (Madagascar).

— de Perrottet (Guadeloupe).

— de Riedley (Antilles).

— de Ledru (Antilles).

— de Stoupy [*sic!* serait-ce *Stupicz?*] (Guyane).

De plusieurs herbiers de l'Amérique du Nord (Hingston, Jacquemont, Bosc, Fraser).

Plantes du Brésil (Aug. de Saint-Hilaire, Gaudichaud, Cl. Gay).

— des Baléares (Cambessèdes).

Plantes du Brésil et du Pérou, de Dombey (peu nombreuses).

Saint-Thomas (Ledru, Riedley).

Saint-Domingue (Jacquemont, Nectoux, Aublet, Thiéry, Du Trône).

Ile de Juan Fernandez (Bertero).

Chili (Bertero).

Plantes de Suisse, plusieurs herbiers (J. Gay, Jacquemont, etc.).

Plantes des Pyrénées, du midi de la France, des environs de Paris, de Bordeaux, etc. (recueillies par moi).

Sénégal (Roussillon, Richard, Perrottet, Le Prieur).

Cap de Bonne-Espérance (Thunberg, Reynaud, Sonnerrat).

Cochinchine (Reynaud).

Sierra-Leone (Smeathmann).

Inde (Saint-Grés).

Allemagne (Jacquin, Gunther).

Italie (Gussone, Jan, Tenore).

Égypte (quelques espèces de Delile, Nectoux).

Laponie (Thunberg).

Mousses d'Arnott.

Plantes de Dalmatie (*Unio itineraria*).

Plantes du Caucase (Evans).

Pyrénées (J. Gay, Palassou, Pourret, Lapeyrouse, etc.).

Espagne (Pourret, Vahl, Ortega, Durieu).

Terre-Neuve (Despréaux).

Afrique septentrionale (Vahl, Desfontaines, en petit nombre).

France (Villars, Liotard, Dumas, voyage avec De Candolle, au moment de la publication du supplément à la *Flore française*; Delile, Requier, Desfontaines, Pourret, Jacquemont, J. Gay).

Corse (Soleirol, Noisette).

Japon (petit nombre donné par Thunberg).

Canaries (Courrant, Riedley).

Martinique (Terrasson).

Nouvelle-Hollande (Busseuil).

Cayenne (Martin, Stoupy [*sic!*]).

Norvège (*Unio itineraria*).

Jamaïque (Clarke).

Porto-Rico (Riedley). »

MM. les Secrétaires donnent lecture des communications suivantes, adressées à la Société :

RÉPONSE A LA NOTE DE M. D.-A. GODRON : « DE L'ORIGINE HYBRIDE DU *PRIMULA VARIABILIS* » (1), par **M. Alph. DE ROCHEBRUNE**.

(Angoulême, 1^{er} décembre 1863.)

Lorsque nous eûmes l'honneur de soumettre à la Société botanique de France (séance du 25 avril 1862), une note ayant pour titre : *Nouvelles remarques sur le Primula variabilis* (2), loin de nous était la prétention de croire que nos observations « infirmeraient en quelque chose l'opinion admise » sans conteste jusqu'à ces derniers temps, au sujet de la nature hybride du « *P. variabilis*. »

A cette époque, la lecture du Bulletin nous avait démontré suffisamment que l'opinion de M. Godron était loin d'être « admise sans conteste », et nous crûmes devoir contribuer, en fournissant le résultat de nos études, à élucider une question que l'on avait pu croire définitivement résolue, mais que des travaux subséquents venaient de rendre sinon plus obscure, du moins tout aussi incertaine.

Aujourd'hui M. Godron, en publiant une nouvelle note *Sur l'origine hybride du Primula variabilis*, discute dans cette note la non-valeur spécifique de l'espèce sur laquelle ont porté nos premières observations ; espèce qui ne serait autre que le *Primula elatior*.

Nous croyons utile, dans cette occurrence, d'examiner à nouveau ces faits sous les différents points de vue suivant lesquels M. Godron les envisage ;

(1) Voyez le Bulletin, t. X, p. 178.

(2) Voyez le Bulletin, t. IX, p. 235.